Siècles
Cahiers du Centre d'histoire « Espaces et Cultures »

24 | 2006
Regards croisés sur la jeunesse

Les jeunesses au prisme de la sociologie. État des lieux

Agnès Roche

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/siecles/1466
DOI : 10.4000/siecles.1466
ISSN : 2275-2129

Éditeur
Centre d'Histoire "Espaces et Cultures"

Édition imprimée
Date de publication : 1 mai 2006
Pagination : 9-23
ISBN : 978-2-84516-343-0
ISSN : 1266-6726

Référence électronique
Agnès Roche, « Les jeunesses au prisme de la sociologie. État des lieux », *Siècles* [En ligne], 24 | 2006, mis en ligne le 12 février 2014, consulté le 10 juin 2022. URL : http://journals.openedition.org/siecles/1466 ; DOI : https://doi.org/10.4000/siecles.1466

Tous Droits Réservés

Agnès ROCHE
Faculté de droit et de science politique, Université d'Auvergne

LES JEUNESSES AU PRISME DE LA SOCIOLOGIE. ÉTAT DES LIEUX

En France, la sociologie de la jeunesse, « sous-discipline mineure consacrée à un objet mineur »[1], est un champ peu exploré et faiblement institutionnalisé (ni laboratoires, ni revues, ni enseignements spécialisés). La définition problématique de la catégorie « jeunesse » a longtemps été un frein au développement de ce champ d'études, qui demeure fortement tributaire des préoccupations politiques et sociales. On essaiera néanmoins de présenter un état des lieux des recherches portant sur les jeunesses depuis une vingtaine d'années, travaux qui se situent à la charnière de différentes branches de la sociologie : famille, éducation, travail, déviance, *etc.*

Un domaine de recherche épistémologiquement douteux

Si Émile Durkheim, fondateur de la sociologie française, est le premier à mettre en évidence le caractère social de l'éducation, il pose

1. Gérard MAUGER, 1994, p. 271.

également l'enfant comme un être asocial, dans la mesure où il n'a pas encore intériorisé les lois qui régissent la société :

> « L'enfant, en entrant dans la vie, n'y apporte que sa nature d'individu. La société se trouve donc, à chaque génération nouvelle, en présence d'une table presque rase sur laquelle il lui faut construire à nouveaux frais. Il faut que, par les voies les plus rapides, à l'être égoïste et asocial qui vient de naître, elle en surajoute un autre, capable de mener une vie morale et sociale. Voilà quelle est l'œuvre de l'éducation »[2].

L'éducation est alors assimilée à la socialisation : l'éducateur peut façonner le petit être neuf qu'est l'enfant. Et c'est la psychologie qui doit aider l'éducateur. La théorie durkheimienne met au premier plan l'empreinte du social dans l'individu : comme l'enfant est perçu comme une sorte de « table rase », il est en dehors du champ d'étude de la discipline. La sociologie de la jeunesse n'est même pas une sociologie spéciale, qui porterait sur un groupe particulier, car la jeunesse n'est pas un groupe secondaire. La fonction a plus d'importance que l'âge, dans un groupe. Durkheim ignore la réalité juvénile, et cette approche explique pourquoi la sociologie de la jeunesse ne s'est pas développée précocement en France.

Dans le monde anglo-saxon par contre, la sociologie s'empare du sujet. Dès les années 50, nombreux sont les travaux sur les sous-cultures juvéniles, la délinquance, les modes de socialisation des enfants des classes populaires[3]. S'ébauche également une sociologie des âges de la vie. Talcott Parsons intègre les catégories d'âge dans sa théorie fonctionnaliste. Pour lui, la jeunesse se manifeste comme « un mode de vie qui résulte de tensions avec les adultes »[4] caractérisé par l'incertitude et l'indétermination. Le risque d'anomie est important, et les jeunes réagissent souvent par l'adoption d'une culture juvénile relativement différenciée. Apparaît alors un système distinct de relations sociales et de comportements juvéniles plus ou moins institutionnalisé. De façon générale, pour les fonctionnalistes américains, la jeunesse correspond à l'apprentissage de la conformité à un rôle social.

En France, c'est dans les années 1960 que débutent les travaux sur la jeunesse. Deux orientations se précisent, autour d'une question centrale : peut-on penser la jeunesse comme une catégorie

2. Émile Durkheim, *Éducation et sociologie,* 1922, cité par Olivier Galland, 1997, p. 43.

3. Albert Cohen, 1961 ; William Whythe, 1955 ; Richard Cloward et Lloyd Ohlin, 1961.

4. Talcott Parsons, 1955, cité par O. Galland, 1997, p. 48.

sociologique, c'est-à-dire comme un groupe social doté d'une certaine unité de représentations et d'attitudes tenant à l'âge ? Edgar Morin met en évidence l'importance de la culture juvénile, et le fait qu'elle peut orienter la culture de masse en la juvénilisant : « n'y a-t-il pas une différence plus grande dans le langage et dans l'attitude devant la vie, entre le jeune et le vieil ouvrier qu'entre ce jeune ouvrier et l'étudiant ? »[5]. Les sociologues sont loin de tous partager ce point de vue. Ainsi, selon Jean-Claude Chamboredon, l'émergence d'une nouvelle génération et de nouveaux comportements n'est qu'une illusion, et le terme de « culture juvénile » occulte une hétérogénéité :

> « On n'a l'impression d'une homogénéité des goûts des adolescents que parce que l'on ne veut pas apercevoir les divisions réelles : parce que la culture adolescente ne constitue jamais le tout de la culture des adolescents, leurs pratiques et leurs préférences échappent au moins partiellement aux modèles qu'elle propose, de sorte qu'elles dépendent au moins autant de la sous-culture de classe à laquelle ils participent »[6].

En 1980, Bourdieu publie dans *Questions de sociologie* un texte intitulé « La jeunesse n'est qu'un mot ». Derrière ce titre provocateur, Bourdieu insiste sur le fait qu'identifier les jeunes à une unité sociale, à un groupe constitué doté d'intérêts communs est une manipulation. On range derrière le même mot des réalités, des univers différents qui ont peu de choses en commun. Les frontières entre les âges sont dans toutes les sociétés un enjeu de luttes. Il pose la question de la validité épistémologique de la catégorie jeunesse, reprenant ainsi les interrogations de Maurice Halbwachs[7] : comment parler d'un groupe social défini, alors que l'appartenance à une classe d'âge est éphémère, alors que la notion d'âge diffère d'une période à l'autre, d'une société à l'autre, et d'un pôle à l'autre de l'espace social ? Les limites qui séparent l'âge adulte de la jeunesse varient dans le temps, l'espace, et dans l'espace social. La validité de la catégorie « jeunesse » est bel et bien problématique pour les sociologues.

5. Edgar Morin, 1962, p. 203.
6. Jean-Claude Chamboredon, 1966.
7. Maurice Halbwachs, 1972.

Gérard Mauger constate qu'il existe un mouvement «pendulaire» dans l'intérêt porté à la jeunesse, indifférence et curiosité se succédant au gré des enjeux sociaux et politiques. L'intérêt oscille également entre un pôle, puis l'autre, de l'espace social : tantôt les jeunes des catégories populaires, tantôt les jeunes d'origine privilégiée. On a d'un côté une crainte à l'égard des classes laborieuses-classes dangereuses («jeunes chômeurs sans qualification» selon le lexique socio-politique contemporain), et de l'autre une thématique des «intellectuels frustrés», autour d'une inquiétude face à l'excédent d'intellectuels[8]. Chaque époque a sa figure mythique du jeune. La figure du blouson noir occupe les années 60, celle de l'étudiant gauchiste puis hippie après mai 68, puis le loubard le remplace dans les années 80, pour laisser place aux galériens, toujours sur le devant de la scène.

On peut classer en deux grands ensemble les travaux de sociologie de la jeunesse (Gérard Mauger, 1995) : d'une part, les analyses inscrites dans le cadre d'une sociologie des âges de la vie, qui ont pour objet l'individu socialement construit, la construction sociale et la périodisation des trajectoires biographiques, la genèse des habitus ; d'autre part, les analyses inscrites dans la perspective d'une sociologie des générations, qui tentent de comprendre la construction des représentations de la jeunesse, et la mobilisation de groupes dont l'âge est un attribut distinctif.

Une sociologie des âges de la vie

Socialisation, âges de la vie

Très nombreux sont les travaux sur la socialisation[9], sur les trajectoires biographiques, les itinéraires sociaux[10]. Sur l'entrée dans la vie adulte, Olivier Galland[11] postule l'apparition d'un nouvel âge de la vie correspondant à la période qui se situe entre la décohabitation familiale et la formation d'une nouvelle unité familiale, période de liberté éphémère, où les jeunes sont dégagés de la tutelle parentale sans être bridés par de nouveaux engagements familiaux.

8. G. Mauger, 1991, p. 279.
9. Pour une synthèse récente, voir Claude Dubar, 1991.
10. Sur les trajectoires biographiques de sexe et de classe, on peut mentionner l'article de référence de Jean-Claude Passeron et François de Singly, 1984.
11. O. Galland, 1990.

Jeunes et familles d'origine : transmissions et sociabilités familiales

Cette thématique renvoie à l'immense champ de la sociologie de la famille[12]. La transmission du statut social est traitée par les spécialistes de la mobilité sociale[13]. Les travaux de Pierre Bourdieu demeurent incontournables sur la question des transmissions culturelles. Dans *La Distinction,* il montre que les goûts d'un individu sont le reflet de sa position dans l'espace social. L'habitus, par lequel nous voyons le monde et qui guide nos comportements, se transmet dans le cadre familial. Certains sociologues se sont intéressés à la transmission dans des catégories particulières, par exemple les enfants de hauts fonctionnaires[14], ou les fils de cadres qui deviennent ouvriers[15], mais aussi à la transmission de telle pratique ou attitude : les attitudes politiques[16], la mémoire familiale[17], le prénom[18] notamment.

Récemment, les ouvrages de Bernard Lahire (2004) et de Dominique Pasquier (2004) infléchissent la théorie de Bourdieu dans *La Distinction.* Trois points méritent particulièrement attention :

Tout d'abord, les transmissions culturelles entre parents et enfants ne se réaliseraient plus aussi bien qu'avant : dans les catégories favorisées, la transmission n'est plus automatique, elle nécessite un encadrement parental et des modes de scolarisation particuliers (choix d'un lycée bourgeois de centre-ville, où l'homogamie sociale est forte, où il n'y a pas de phénomène de socialisation intra-générationnelle contraire). La culture entre pairs peut neutraliser les transmissions familiales.

Ensuite, l'école aurait perdu de sa capacité à agir comme instance de légitimation culturelle au profit de deux autres modes concurrents : les médias et la société des pairs. Le développement d'une économie médiatico-publicitaire a créé un système concurrent de distinction. Alors que les jeunes ont été plus longtemps à l'école que leurs aînés, c'est chez eux que le recul de la culture consacrée est le plus fort. On constate notamment que les titres du patrimoine littéraire sont délaissés au profit des titres à succès portés par les groupes de pairs. Chez les jeunes, la relation entre diplôme et pratiques cultivées se distend. Et Dominique Pasquier de conclure : « la culture juvénile existe depuis longtemps ; mais elle n'a

12. Pour une synthèse, voir F. de Singly, 1993.

13. Claude Thélot, 1982 ; Dominique Merllié et Jean Prévost, 1991.

14. Monique Pinçon-Charlot, 1988.

15. Cl. Thélot, 1979.

16. Annick Percheron, 1985.

17. Anne Muxel, 1996.

18. Michel Bozon, 1987.

jamais autant échappé au contrôle des adultes ni n'a été aussi organisée par l'univers marchand »[19].

Enfin, chez les jeunes, la culture dominante ne serait plus la culture de la classe dominante mais la culture populaire. Le schéma diffusionniste, du haut vers le bas, de Bourdieu ne marche plus : « ce n'est pas vers le haut que se tournent désormais les regards des jeunes, mais bel et bien vers les cultures de la rue »[20], en matière de musique, de mode vestimentaire, de langage, *etc.*

Jeunes et système scolaire

Il nous faut renvoyer ici à la bibliographie de sociologie de l'éducation. Les travaux de Pierre Bourdieu ou de Christian Baudelot et Roger Establet constituent des repères fondateurs de ce champ de recherches[21]. La thématique centrale depuis vingt ans est celle de la démocratisation. Abordée dès la fin des années 70, la question de savoir si les modifications du système scolaire ont produit une démocratisation ou une élimination différée[22] est toujours centrale. Le livre de Stéphane Beaud, *80 % au bac, et après ?* a reposé la question. L'idée centrale est que l'extension de la scolarisation a déplacé l'élimination. Les inégalités sociales n'ont pas disparu, elles ont changé de forme et de lieu. Plus de jeunes arrivent à des niveaux qui leur étaient inaccessibles il y a trente ans, mais les inégalités portent maintenant sur les parcours, sur les carrières scolaires (redoublements, choix de filières). Et il suffit de rappeler que 90 % des enfants de cadres obtiennent le bac, contre 46 % des enfants d'ouvriers (pour le bac général, respectivement 75 % et 15 %) pour affirmer que la démocratisation scolaire est encore bien loin. Certaines recherches mettent en perspective formation et emploi, et abordent ainsi la question fondamentale du déclassement.

Jeunes et marché du travail

Cette thématique est très féconde depuis vingt ans, du fait d'une demande sociale forte. Travaux de recherches et bilans statistiques

19. Dominique Pasquier, 2004, p. 27.
20. *Idem*, p. 78.
21. P. Bourdieu, 1964, 1979, 1989 ; Christian Baudelot et Roger Establet, 1989.
22. Françoise Œuvrard, 1979.

se sont multipliés[23]. Ces études soulignent l'entrée tardive et progressive dans la vie active, avec la généralisation de l'emploi précaire. Mais tous les jeunes ne sont pas concernés de façon équivalente : les moins diplômés sont souvent condamnés à un chômage récurrent et des emplois de courte durée. Et l'écart des chances d'accès à l'emploi entre diplômés et non-diplômés a tendance à se creuser[24].

Jeunes et marché matrimonial

Nombreux sont les travaux de sociologie de la famille qui traitent des pratiques des jeunes en matière de formation des couples, de nuptialité et de conjugalité[25]. Le constat général est qu'en matière de conjugalité, le mariage est à la fois différé et refusé. La vie en couple est également différée du fait de l'allongement de la scolarité et de la précarité en début de vie professionnelle.

Pendant les Trente Glorieuses, c'est un modèle synchronique traditionnel qui prévaut pour les classes populaires : l'âge de mise au travail est proche de l'âge de départ de chez les parents et de mariage. Pour les classes bourgeoises, c'est plutôt le modèle du dilettantisme qui domine : le mode de vie estudiantin permet de repousser les étapes définitives d'entrée dans la vie d'adulte, tout en profitant néanmoins des plaisirs d'une certaine indépendance. Dans les années 80, ce modèle s'est étendu aux couches moyennes, modifiant ainsi la définition de la jeunesse comme privilège bourgeois. Désormais, les jeunes des catégories supérieures et moyennes ont davantage la possibilité de repousser le moment de l'entrée dans la vie d'adulte, que ce soit sur le plan matrimonial ou professionnel. Du côté des catégories populaires, ce passage est également retardé, puisque l'accès à la profession au sortir des études n'est plus automatique. Il serait cependant problématique d'unifier derrière le terme unique de « jeunesse » des situations largement différentes : là où les sans diplômes doivent rester chez leurs parents en attendant des perspectives professionnelles favorables[26], les diplômés peuvent quitter leurs parents et profiter d'une période intermédiaire, dégagés des obligations familiales. Si l'on passe

23. On pourra consulter les publications du CEREQ (Centre de recherches sur les qualifications).

24. Laurence Bloch, Marc-Antoine Estrade, 1999 ; Stéfan Lollivier, 2000.

25. Pour une synthèse voir par exemple F. de Singly, 1991, 1993 ; Martine Segalen, 1993.

26. Le taux de chômage des sans diplôme est de 29 % pour les garçons et 34 % pour les filles (*cf*. O. Galland, 1984, rééd. 2002, p. 65).

effectivement d'une norme de précocité (entrer dans la vie adulte dès qu'on en a les moyens économiques) à une norme de retardement (profiter de la jeunesse le plus longtemps), il reste que pour beaucoup la prolongation de la jeunesse n'est pas un choix, du fait des difficultés d'insertion professionnelle.

On observe donc globalement un report des étapes vers l'âge adulte, et surtout une double désynchronisation : la fin des études ne coïncidant plus, surtout pour les peu ou pas diplômés, avec le départ du foyer, la prolongation de la vie chez les parents se conjugue avec le report de la vie en couple, car l'accès à l'indépendance résidentielle n'est plus accompagné par l'entrée dans un rôle conjugal, cela d'autant plus que le niveau de diplôme est élevé.

Les autres domaines de la vie sociale

Sur les attitudes politiques des jeunes, les recherches se sont développées ces dernières années[27]. Anne Muxel[28] souligne par exemple que seule une petite moitié des jeunes en âge de voter se rend aux urnes. De plus en plus perplexes, les jeunes n'ont pas un vote spécifique. On observe des différences nettes de comportement politique en fonction du statut social, entre jeunes étudiants et jeunes ouvriers précaires en particulier, dont le vote en faveur du FN atteint des records. Les jeunes dans leur ensemble sont très critiques à l'égard des hommes politiques, des partis politiques, mais ne sont pas pour autant dépolitisés ni démobilisés.

En matière d'attitudes et de croyances religieuses, Yves Lambert et Guy Michelat mettent en évidence un paradoxe : le retour du religieux, l'attrait pour les croyances parallèles, se conjuguent à une désaffection à l'égard des institutions religieuses. Si la foi héritée, c'est-à-dire un ensemble de croyances et de pratiques, est bien en déclin, il subsiste néanmoins une religiosité flottante.

Les travaux sur les bandes, la délinquance et la déviance juvéniles se sont développés depuis les années 1970[29]. Dans *La galère,* François Dubet décrit les conditions de vie des jeunes vivant dans les

27. Après les travaux pionniers d'A. Percheron. Pour une synthèse, voir A. Percheron, 1985.

28. A. Muxel, 2001.

29. Pour une vue d'ensemble, on pourra consulter G. Mauger, 1991.

banlieues déshéritées : ils ont souvent quitté l'école à seize ans, alternent petits boulots, périodes de chômage et stages. Ils occupent leurs journées par de menus larcins et trafics. Cette jeunesse populaire oscille entre la désorganisation, l'exclusion et la rage. La désorganisation des cités se traduit par la pauvreté, la dégradation du cadre de vie, des rapports sociaux de méfiance et d'hostilité. L'activité délinquante est alors présentée par les jeunes comme une banalité qui fait partie de cette désorganisation. L'exclusion est vécue comme étant celle de tout le quartier. Le sentiment d'être victime peut conduire soit à l'intériorisation de l'échec et de l'impuissance, soit à des pratiques délinquantes, orientées vers le désir de renverser les barrières à l'intégration. Mais le pôle qui l'emporte, c'est la rage, c'est-à-dire un sentiment diffus d'être dominé, une expression de violence pure sans désignation d'un adversaire, d'un responsable, sentiment qui débouche vers la haine de tous et de soi-même.

Sur les mouvements de jeunesse, les recherches sont plutôt le fait d'historiens[30].

Une sociologie des générations : l'âge comme lien social

Les jeunesses

Gérard Mauger souligne que la plupart des enquêtes sur les cultures, les modes de vie des jeunes étudient « tantôt la jeunesse étudiante, tantôt la jeunesse ouvrière »[31].

Didier Lapeyronnie et Jean-Louis Marie[32] relèvent une mutation des relations des étudiants à leurs études : désormais, ils n'attendent plus de l'université qu'un diplôme, monnayable sur le marché du travail. Jean-Paul Molinari[33] insiste quant à lui sur l'hétérogénéité du monde étudiant et relève l'importance des déterminants sociaux et culturels. François Dubet décrit l'expérience scolaire des jeunes, et met en évidence quatre modèles de lycéens : les vrais lycéens (bons élèves, issus de la bourgeoisie, fréquentant les établissements prestigieux, lieux de formation des futures élites), les bons lycéens (issus des couches moyennes et supérieures, fréquentant de bons lycées, ils ont un rapport stratégique

30. *Cf.* l'article de M. Bernard dans ce numéro.

31. G. Mauger, 1994.

32. D. Lapeyronnie et J.-L. Marie, 1992.

33. Jean-Paul Molinari, 1992.

34. D. Pasquier, 2004.
35. P. Willis, 1978.
36. G. Mauger, 1994, p. 214
37. M. Pialoux, 1979.
38. N. Renahy, 2005.

à leurs études), les nouveaux lycéens (originaires des couches modestes, fréquentant les établissements situés à la périphérie des villes, souvent orientés dans les sections technologiques et professionnelles, ne maîtrisant pas les jeux scolaires), et les futurs ouvriers (jeunes de milieux populaires, en échec scolaire, relégués dans les filières professionnelles, vivant la peur du chômage et le refus des enseignements généraux).

Dominique Pasquier s'intéresse plus particulièrement aux cultures lycéennes, et constate l'importance de clivages liés au genre : par exemple, alors que les filles explorent les différents scénarios de l'amitié ou de l'amour dans les séries ou les émissions de téléréalité, les garçons produisent un discours très critique sur la télévision. De même, les filles pratiquent une sociabilité de petit groupe ou de dyade (culture de la meilleure amie) qui fonctionne sur le mode du dévoilement de l'intimité, les garçons ayant plutôt une sociabilité du groupe, sur la base d'activités partagées. Plus généralement, l'auteur met en évidence les tensions entre une culture de l'authenticité valorisée en famille et avec les amis intimes et les pressions au conformisme dans les relations fondées sur des liens faibles à l'école[34].

Sur la jeunesse ouvrière et populaire, l'article fondateur de Paul Willis « L'école des ouvriers »[35], basé sur une enquête ethnographique dans la région industrielle des Midlands, montre les mécanismes de la reproduction sociale : les « gars » de la classe ouvrière développent une culture anti-école, une résistance, qui leur permet de s'adapter à la culture d'atelier qui les attend. Ainsi, « la résistance à l'école constitue une forme d'apprentissage à un type de travail manuel qui risquerait autrement de paraître inacceptable »[36]. Michel Pialoux[37] montre comment se construit une sous-culture dans les cités, à partir du sentiment d'une indignité partagée. Beaucoup de ces jeunes refusent les emplois non qualifiés et préfèrent le travail intérimaire, certes précaire mais dans lequel il est possible de « tenter sa chance ». L'instabilité de ces jeunes, condamnée dans le cadre scolaire, devient alors une qualité dans le cadre du travail intérimaire.

Rarement étudiée, la jeunesse populaire rurale a fait l'objet d'un récent ouvrage. Nicolas Renahy[38], à partir d'une enquête ethnographique de longue durée dans un village bourguignon, montre les

effets délétères des restructurations industrielles. Alors que leurs pères et leurs grands-pères avaient bénéficié des avantages du paternalisme industriel, l'avenir des jeunes garçons de Foulanges s'est obscurci : insécurité sociale, précarité, éloignement géographique, modification des rapports entre générations. Les « gars du coin » sont contraints à différer le départ du foyer familial, ont des difficultés à trouver une compagne, et adoptent souvent des conduites déviantes (alcool, drogue, suicide, vitesse au volant).

Sur les jeunes issus de l'immigration, on pourra se référer aux articles fondateurs d'Abdelmalek Sayad, réunis en volume[39], et au numéro de la revue *Politix*, « Issu(e)s de l'immigration »[40]. Depuis une vingtaine d'années, les travaux ont essaimé sur ce thème. L'ouvrage récent de Stéphane Beaud et Younes Amrani, *Pays de malheur*, construit à partir d'un échange entre un sociologue et un « jeune de banlieue », éclaire sur les problématiques majeures des jeunes issus de l'immigration maghrébine (rapports à l'école, vie dans la cité, religion, relations filles-garçons, insertion professionnelle, *etc.*).

Politique de la jeunesse

Pour une synthèse, on pourra se référer au *Guide des politiques de la jeunesse* d'Alain Vulbeau, ou au travail de François Dubet, Adil Jazouli et Didier Lapeyronnie, *L'État et les jeunes*[41].

39. A. Sayad, 1991.
40. *Politix*, 1990.
41. A. Vulbeau, 1990 ; F. Dubet, A. Jazouli, D. Lapeyronnie, 1985 ; voir également l'article de Florence Tourette dans ce numéro.

Bibliographie

Christian Baudelot, Gérard Mauger, *Jeunesses populaires. Les générations de la crise,* Paris, 1994.

Christian Baudelot, Roger Establet, *Le niveau monte,* Paris, 1989.

Stéphane Beaud, *80 % au bac et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire,* Paris, 2002.

Stéphane Beaud, Younès Amrani, *Pays de malheur ! Un jeune de cité écrit à un sociologue*, Paris, 2004.

Laurence Bloch, Marc-Antoine Estrade, « Les formes particulières d'emploi : un marchepied vers les emplois stables ? », *France portrait social 1998-1999,* INSEE.

Pierre Bourdieu, « La jeunesse n'est qu'un mot », *Questions de sociologie,* Paris, 1980.

Pierre Bourdieu, *Les Héritiers. Les étudiants et la culture,* Paris, 1964.

Pierre Bourdieu, *La Reproduction,* Paris, 1979.

Pierre Bourdieu, *La Noblesse d'État,* Paris, 1989.

Michel Bozon, « Histoire et sociologie d'un bien symbolique, le prénom », *Population*, 1, 1987.

Jean-Claude Chamboredon, « La société française et sa jeunesse », Darras (dir.), *Le Partage des bénéfices*, Paris, 1966.

Richard Cloward, Lloyd Ohlin, *Deliquency and opportunity. A theory of deliquent gangs*, Londres, 1961.

Albert Cohen, *Delinquent boys. The culture of the Gangs,* New York, 1955.

Thomas Couppié, *Des bancs de l'école aux postes de travail. Chronique d'une ségrégation annoncée,* publications du CEREQ, 2004.

François de Singly, *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, 1993, rééd. 2004.

François de Singly, *La Famille : état des savoirs,* Paris, 1991.

Claude Dubar, *La Socialisation*, Paris, 1991.

François Dubet, *La Galère : jeunes en survie,* Paris, 1987.
François Dubet, *Les Lycéens*, Paris, 1991.
François Dubet, « Conduites marginales des jeunes et classes sociales », *Revue française de sociologie*, XXVIII-2, avril-juin 1987.
François Dubet, Didier Lapeyronnie, *Les Quartiers d'exil,* Paris,1992.
François Dubet, Adil Jazouli, Didier Lapeyronnie, *L'État et les jeunes,* Paris, 1985.
Émile Durkheim, *Éducation et sociologie,* Paris, 1922, rééd. 1985.
Olivier Galland, « Un nouvel âge de la vie », *Revue française de sociologie,* XXXI-4, 1990.
Olivier Galland, *Sociologie de la jeunesse,* Paris, 1997, 3e éd 2004.
Olivier Galland, *Les Jeunes, P*aris, 1984, rééd. 2002.
Olivier Galland, Marco Oberti, *Les Étudiants*, Paris, 1996.
Maurice Halbwachs, *Classes sociales et morphologie*, Paris, 1972.
Bernard Lahire, *Tableaux de familles. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires,* Paris, 1995.
Bernard Lahire, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, 2004.
Yves Lambert, Guy Michelat (dir.), *Crépuscule des religions chez les jeunes ? Jeunes et religion en France,* Paris, 1992.
Didier Lapeyronnie, Jean-Louis Marie, *Campus blues, les étudiants face à leurs études,* Paris, 1992.
Florence Lefresne, *Les Jeunes et l'emploi,* Paris, 2003.
Florence Lefresne, « Les jeunes non qualifiés », *Problèmes politiques et sociaux*, 2005.
Stéfan Lollivier, « Récurrence du chômage dans l'insertion des jeunes : des trajectoires hétérogènes », *Économie et statistiques,* n° 334, 2000, p. 49-63.
Gérard Mauger, *Les Jeunes en France. État des recherches,* Paris, 1994.
Gérard Mauger, « Hippies, loubards zoulous : jeunes marginaux de 1968 à aujourd'hui », *Problèmes politiques et sociaux,* n° 660, juillet 1991.

Dominique Merllié, Jean Prévost, *La Mobilité sociale*, Paris, 1991.

Jean-Paul Molinari, *Les Étudiants,* Paris, 1992.

Edgar Morin, « Jeunesse », *L'Esprit du temps,* Paris, 1962.

Anne Muxel, *Individu et mémoire familiale,* Paris, 1996.

Anne Muxel, *L'Expérience politique des jeunes,* Paris, 2001.

Françoise Œuvrard, « Démocratisation ou élimination différée », *Actes de la recherche en sciences sociales,* n° 30, novembre 1979.

Talcott Parsons, « Âge et sexe dans la société américaine », *Éléments pour une sociologie de l'action,* Paris, 1955.

Dominique Pasquier, *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*, Paris, 2004.

Jean-Claude Passeron, François de Singly, « Différences dans la différence : socialisation de classe et socialisation sexuelle », *Revue française de science politique*, vol. 34-1, février 1984.

Annick Percheron, « La socialisation politique », Jean Leca et Madeleine Grawitz (dir.), *Traité de science politique,* Paris, 1985, tome 3.

Annick Percheron, « Le domestique et la politique. Types de familles : modèles d'éducation et transmission des systèmes de normes et d'attitudes entre parents et enfants », *Revue française de science politique,* 35-5, 1985.

Michel Pialoux, « Jeunesse sans avenir et travail intérimaire », *Actes de la recherche en sciences sociales,* n° 26-27, mars 1979.

Monique Pinçon-Charlot, Paul Rendu, « Les hauts fonctionnaires face aux enjeux scolaires de leurs enfants », *Revue française de pédagogie*, n° 83, avril-juin 1988.

Agnès Pitrou, « Le jeune et sa famille : du soutien à l'indépendance », *Jeunes d'aujourd'hui, regards sur les 13-25 ans en France,* Notes et études documentaires, La Documentation française, Paris, 1987.

Politix, « Issu(e)s de l'immigration », n° 12, 1990.

Nicolas Renahy, *Les Gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale,* Paris, 2005.

José Rose, *Quand l'école est finie. Premiers pas dans la vie active de la génération 2001,* Paris, 2005.

Abdelmayek Sayad, *L'Émigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, 1991.

Martine Segalen, *Sociologie de la famille*, Paris, 1993, rééd. 2002.

Sociétés contemporaines, «Les mondes des jeunes», n° 21, mars 1995.

Claude Thélot, *Tel père tel fils ? Position sociale et origine familiale,* Paris, 1982.

Claude Thélot, «Les fils de cadres qui deviennent ouvriers», *Revue française de sociologie,* XX, 1979, p. 409-430.

Alain Vulbeau, *Guide des politiques de la jeunesse. Paysages, dispositifs, références,* Paris, 1990.

William Whyte, *Street Corner Society. La structure sociale d'un quartier italo-américain,* Paris, 1996

Paul Willis, «L'école des ouvriers», *Actes de la recherche en sciences sociales,* n° 24, 1978.